

DOSSIER ENSEIGNANT

LES NAUFRAGÉS

Emmanuel Meirieu

d'après le récit de Patrick Declerck *Les Naufragés, avec les clochards de Paris*

Théâtre

Mardi 4 février

20h – Salle Lesage – Palais des Arts

1h – à partir de 14 ans



Le spectacle

Nous les côtoyons tous les jours. Souvent, ils sont ivres et peinent à mendier. Ils sentent mauvais, vocifèrent et font un peu peur. Nos regards se détournent. Qui sont ces marginaux aux visages ravagés ? Ce sont les clochards. Fous d'exclusion. Fous de pauvreté. Fous d'alcool. Et victimes surtout. Hallucinés, ivres, malades, c'est un autre et impossible ailleurs dont ils s'obstinent à rêver furieusement.

Patrick Declerck, philosophe de formation, docteur en anthropologie et psychanalyste, a suivi les clochards de Paris pendant quinze ans : dans la rue, dans les gares, les centres d'hébergement, au centre d'accueil. Il a ouvert la première consultation d'écoute destinée aux SDF en France.

« J'ai voulu, pour ces hommes fracassés, sans paroles, sans histoires, sans traces, ériger une sorte de monument. Un mémorial qui leur ressemble un peu. Un peu de travers donc. Quelques pierres, sans plus. Presque ruines... »

À chacun des spectacles d'Emmanuel Meirieu, des êtres viennent se raconter, seuls en scène, dans une adresse publique, assumée. Il n'y a qu'au théâtre que le personnage d'une histoire est physiquement présent, vivant, au même instant que nous. Ici, c'est aux limites de l'humain que nous sommes conviés. Pour se réparer et nous réparer.

Le teaser

- ♦ www.vimeo.com/274504818

Rencontre avec Emmanuel Meirieu

- ♦ Les Nuits de Nadja, 3 minutes : www.youtube.com/watch?v=GEufCousCUk

Extrait de Les Naufragés, avec les clochards de Paris, de Patrick Declerck

« L'odeur, je me souviens surtout de l'odeur, qui vous prend à la gorge, imprègne vos vêtements, une odeur d'aisselles et d'entrejambes, de pieds purulents qui ont pas été déchaussés depuis des semaines. Pendant quinze ans de ma vie je me suis intéressé aux clochards de Paris, je les ai suivis dans la rue, dans le métro, les centres d'hébergement, à l'hôpital. J'ai aidé à les soigner, je pense en avoir soulagé plusieurs, je sais n'en avoir guéri aucun. Je les ai haïs la plupart du temps. Ils puent. Ils puent la crasse et le mauvais vin, ils puent la haine et la rancœur. Il se volent entre eux, ils terrorisent les plus faibles, ils guettent comme les rats le sommeil des autres pour leur voler une bouteille à moitié vide, ils violent leurs femmes, les prostituent pour de l'alcool ou des cigarettes, elles protestent même pas, elles ricanent comme des sorcières avec des bouches édentées... Mais il n'y a pas eu que la haine. C'est pour ça que je suis resté longtemps à les regarder, à les écouter. C'est pour ça que maintenant que je les ai quittés, il y a des soirs ils me manquent un peu. D'abord, je pensais faire académique, ethnographique, vous décrire en détail les différentes pratiques de la mendicité, leurs échanges micro-économiques, la géographie de leurs déplacements, mais maintenant je peux plus. Les souvenirs se bousculent, les morts et les vivants, tous ceux que j'ai croisés, le temps d'un mot, d'un pansement, d'un comprimé, un repas chaud. Raymond... Raymond. Sa petite tête toute ronde, son gros pif de Raymond... »

Patrick Declerck



Patrick Declerck, psychanalyste, philosophe de formation, docteur en anthropologie et membre de la Société psychanalytique de Paris, a passé quinze ans à rencontrer des clochards : ce livre reprend sa thèse ethnologique (atypique prend-il soin de préciser) pour laquelle il a vécu des expériences d'immersion, se faisant par exemple recueillir et amener parmi les SDF au CHAPSA de Nanterre (Centre d'Hébergement et d'assistance aux Personnes Sans Abri). Il a également assuré une permanence d'écoute de Médecins du Monde (1986-1987) puis une consultation psychanalytique, de 1988 à 1997 au centre d'accueil et de soins hospitaliers de Nanterre, institution spécialisée dans l'accueil sanitaire de cette population. De 1993 à 1995, il a fait partie de l'équipe de Xavier Emmanuelli (successeur du Dr Patrick Henry), avant la nomination de celui-ci comme secrétaire d'État à l'action humanitaire.

Patrick Declerck retient le terme « clochard », faute de mieux, pour désigner le « noyau dur » des personnes les plus désocialisées pour qui la misère se double d'un total abandon de soi sans aucune attention au corps, au point parfois de déféquer sur eux, ou de ne pas soigner leurs blessures, voire de les aggraver.

Source : <https://www.cairn.info/revue-francaise-de-psychanalyse-2002-3-page-961.htm?contenu=article>

**** Pour aller plus loin***

Patrick Declerck #1 : "le clochard rêve d'un autre monde" – Vidéo réalisée par le Théâtre du Rond-Point, 14 minutes : www.youtube.com/watch?v=NtN4jNVvVnw

Paroles et histoires, Patrick Declerck – Emission L'heure bleue de Laure Adler, mercredi 18 septembre 2019, 53 minutes : www.franceinter.fr/emissions/l-heure-bleue/l-heure-bleue-18-septembre-2019.

Bibliographie de Patrick Declerck

- ◆ *Les Naufragés. Avec les clochards de Paris* (Plon, Terre humaine, 2001)
- ◆ *Garanti sans moraline* (Flammarion, 2004)
- ◆ *Arthur, hippopotame de course et autres histoires* (Plon jeunesse, 2004)
- ◆ *Le Sang nouveau est arrivé. L'Horreur SDF* (Gallimard, 2007)
- ◆ *Socrate dans la nuit* (Gallimard, 2008)
- ◆ *Démons me turlupinant* (Gallimard, 2012)

Emmanuel Meirieu, adaptation et mise en scène



Né à Versailles en 1976.

Directeur artistique de la compagnie Bloc Opérateur, conventionnée DRAC Auvergne-Rhône Alpes, Région Auvergne Rhône Alpes.

Ses spectacles sont désormais présents sur tout le territoire national dans le réseau des scènes labellisées. A Paris, il a présenté son travail au Théâtre des Bouffes du Nord, au théâtre du Rond-Point, au théâtre Paris Villette.

Il mène des études de philosophie et de droit. Quarante-deux ans et vingt-deux à créer un théâtre stimulant et actuel. Passionné par les acteurs et le récit, il aborde le

théâtre en créateur d'émotions fortes. Il porte à la scène les auteurs d'aujourd'hui et toujours avec l'envie de faire entendre d'une manière simple la puissance des histoires tout en créant des archétypes de théâtre inoubliables : des êtres brisés, des marginaux grandioses et viscéralement humains, "ces derniers qui seront les premiers". Qu'il travaille avec des interprètes confirmés ou révèle des talents bruts, sa direction d'acteur est unanimement saluée.

Avec le spectacle *De Beaux Lendemain* qu'il a présenté aux Bouffes du Nord en 2011, et *Mon traître* créé au théâtre Vidy-Lausanne en 2013, et repris en janvier 2017 au Théâtre du Rond-Point, puis *Des Hommes en devenir* à la Villette, il a su démontrer son talent pour l'adaptation de romans à la scène.

"A chacun de mes spectacles, des êtres viennent se raconter, seul en scène, dans une adresse publique, assumée. Ces personnages de roman devenus des hommes de chair et d'os, des êtres vivants, humains, crèvent le quatrième mur pour se confier à nous, partager leurs émotions. Pour se réparer et nous réparer. Et que nous reformions, peut-être, le temps d'un spectacle, et même si c'est incroyablement vaniteux de le dire et de l'espérer, la famille humaine", écrit-il.

Conversation avec Emmanuel Meirieu à propos de la création Les Naufragés

Propos recueillis par Géraldine Mercier

Comment en venez-vous à adapter Les Naufragés ?

C'est François Cottrelle qui m'a fait découvrir le texte. Il était fait pour moi. Je l'ai su immédiatement. C'est totalement cohérent avec *Ressusciter les morts* qui raconte l'histoire d'un infirmier urgentiste dans les ghettos de New York. Ma première adaptation de roman. Ça forme un diptyque avec ce spectacle. J'ai même pensé mettre en scène à nouveau *Ressusciter les morts* pour raconter l'histoire de ces hommes, l'un dans les rues de New York et l'autre dans les rues de Paris. Ce sont deux hommes qui essaient de sauver tous les naufragés de la société.

« Ressusciter les morts » est votre première adaptation sous forme de témoignage, c'était en 2003.

Oui. J'ai découvert Joe Connely grâce au film de Martin Scorsese *Bringing Out the Death* avec Nicolas Cage. Très souvent, c'est le cinéma qui me fait découvrir des livres, des musiques, des artistes et des acteurs. C'est parce que je vois ce film que j'achète le livre et que je veux à tout prix l'adapter. À l'origine, je n'ai jamais une forme préconçue quand je fais un spectacle et j'en reviens à cette solution-là, un solo d'acteur face public. Je ne sais sincèrement jamais comment je vais réussir à raconter l'histoire. Et quand je commence mes adaptations, je cherche toujours d'autres voies que celles-là.

Comment procédez-vous pour le travail d'adaptation ? Cela passe par les situations, les personnages ?

De mon point de vue, les deux gestes les plus importants sont le casting, la distribution et l'adaptation. Ce sont les deux gestes essentiels.

L'adaptation est quantitativement la plus grosse part du travail. C'est parfois deux ans. Pas à temps complet. Je produis mes spectacles et je les mets en scène, je ne peux pas me consacrer uniquement à l'écriture, mais c'est un temps long. J'ai appris les règles techniques de la narration. C'est d'abord un travail très technique comparable à celui d'un scénariste lorsqu'il adapte un roman au cinéma. Il y a de très grands choix à faire. Je

construis une histoire linéaire, sur un format classique. Un tout autre travail que le regard sur le texte matériau comme cela a existé beaucoup en France. Je ne vais pas, d'un coup, à l'instinct, me centrer sur un personnage, ce n'est pas cette approche. Je ne me situe pas du tout dans ce rapport à ce que l'on appelle le texte matériau, la matière textuelle. Mes gestes sont scénaristiques. C'est une autre école. Une autre tradition, une autre sensibilité.

Très concrètement

Dans *Mon Traître*, l'adaptation de deux romans de Sorj Chalandon, il y avait 125 000 mots. Moi je donne à entendre 5500 mots. Ça ne peut pas être une compression. Ça ne peut pas être un résumé. On ne peut évidemment pas raconter la même histoire avec 5000 mots et avec 500 mots. Je ne fais pas de coupes à la hache, je fais ça au scalpel. Le premier travail, c'est l'histoire. Je reconstruis une histoire qui ne sera pas du tout la même que celle du roman.

C'est-à-dire que, très concrètement, l'acte 1, l'acte 2, l'acte 3, l'incident déclencheur ne seront pas les mêmes dans le spectacle et dans le livre. Toute l'architecture est totalement bouleversée. Ce n'est pas la même histoire. Il y a les gestes techniques et il y a le cœur.

Il faut maîtriser la technique. Il faut avoir du cœur. Il faut les deux. Je choisis ce qui résonne en moi. Je me trace un chemin personnel dans l'histoire d'un autre pour faire quelque chose qui me ressemble et qui résonne avec mon thème. Très concrètement, il y a d'abord et avant tout ce travail de scénario. Il est souvent connoté idéologiquement car on l'assimile à des recettes commerciales, ce qui est un tort à mon avis. Le premier des scénaristes est Aristote. C'est le père des scénaristes. Le premier geste est scénaristique, il est technique. Puis j'ajoute mes émotions et mon cœur. L'erreur, dans l'appréciation de ce travail d'adaptation, c'est de croire qu'il s'agit d'abord d'un rapport aux mots. Je ne la juge pas. Il y a des choses magnifiques. En France, on a un rapport aux mots très particulier. On est presque imbattables sur ce terrain-là. Sur le terrain langagier. Sur le terrain de la langue et du mot. On a de très grands poètes. À mon avis, on a de moins bons scénaristes. La vérité, c'est que, dans mes adaptations, il n'y a pas une phrase qui conserve la syntaxe de l'auteur. Pas une. Je travaille le mot. Je retravaille les mots parce que les mots choisis par l'auteur, ce ne sont pas des mots de théâtre, ce ne sont pas des mots qui ont été écrits pour être entendus. Ce sont des mots qui ont été écrits pour être lus. C'est le passage de l'écrit à l'oral. Il ne s'agit pas simplement de choisir un langage familier, d'être sur un niveau de familiarité. Chaque auteur a sa langue et il faut préserver un certain niveau de langue. Parce que derrière la langue, c'est le fond qui remonte à la surface. Ce n'est pas juste du style. Le style ne me passionne pas du tout.

Derrière le style de Sorj, il y a le bègue qu'a été Sorj. Sorj écrit comme un bègue, il a des émotions de bègue. Il y a des charges d'émotions, des charges émotionnelles derrière les mots. Je commence ma direction d'acteur en choisissant les mots. La plupart du temps, je les adapte au rythme de l'acteur, au rythme physique de l'acteur. Je l'écoute, je l'enregistre et je vais voir comment il construit ses phrases, comment il respire.

Parler c'est respirer...

Oui, je vais écrire vraiment sur mesure, ce n'est pas du prêt-à-porter. Et lorsque des changements de distribution interviennent, ce qui peut arriver dans la vie des spectacles, je bouleverse la grammaire et la syntaxe de la phrase. Il y a un geste que j'aime faire, c'est changer les temps, les temps de narration. Par exemple, dans *Mon Traître*, pour Tyrone Mebane, j'ai opté pour le présent de narration. Je sais également très précisément quand je vais utiliser un futur ou un conditionnel. Je joue énormément avec les temps. Ensuite, je vais écrire à l'os, je me méfie des adjectifs comme de la peste. J'écris à l'os, j'enlève le gras.

Derrière chaque mot, il y a une émotion. Quand un acteur prend la parole pendant cinquante minutes comme dans *Les Naufragés*, il faut que j'écrive ses émotions sous les mots. Je demande à mes acteurs de faire confiance aux mots et de se laisser porter par les courants profonds des textes, de ne pas être volontariste, ne pas mettre d'effets de jeux. Il faut que les lames de fond du texte, les courants profonds soient là. Ça, je les mets sous les mots. Je sais que cet acteur-là, ce moment-là va l'amener au bord des larmes. Parce que, derrière les mots que j'écris, il y a des émotions que je manipule. C'est comme de la physique.

Le temps consacré à l'adaptation est un temps très long.

Oui. Très long. Et essentiel. Car le temps de vie des spectacles l'est aussi. *Mon traître*, par exemple, c'est sept ans de ma vie. Un pan entier. Pour tenir sept ans, je ne peux pas me tromper d'histoire. C'est comme une histoire d'amour. Il ne faut pas se tromper. Je sais que je vais vivre avec l'histoire. Je suis là tous les soirs en régie. Je fais tous les levers de rideaux, sauf quand je dois prendre l'avion parce que j'ai peur de ça. C'est comme embrasser une femme après sept ans. Il faut avoir le même frisson que la première fois. Mes spectacles ne sont pas des machines de guerre. Je me bats pour leur espérance de vie. Je veux qu'ils vivent, qu'ils soient vus et pour continuer à inventer, à me déplacer, il ne faut pas que je me trompe d'histoire. Il faut que le bouquin me prenne à la gorge, que je n'en dorme pas la nuit. *Mon Traître* c'est cent trente dates, une saga irlandaise, trois générations d'hommes... *Les Naufragés*, c'est un essai et un roman. J'ai voulu ramener ce que j'aime, une histoire pure. Je ne veux surtout pas traiter ça comme une chronique ou un essai philosophique. Declerck est un homme fabuleux intellectuellement et émotionnellement. J'ai composé une histoire à partir de son récit. Une histoire avec une intrigue, un personnage, parce que je suis attaché à ça.

Lorsque l'on est attentif au rythme de vos spectacles, on a la sensation que vous entendez le monde avec une très grande précision. Comme si vous entendiez de manière amplifiée, avec un degré de perception d'une finesse extrême.

J'ai une oreille bionique (rires). Je n'écris pas des musiques pour les acteurs. Il y a des auteurs qui écrivent des musiques pour les acteurs. On ne peut les dire que comme ça. Moi, pas du tout. J'écris avec le rythme de l'acteur mais je lui laisse une immense liberté. Je ne lui fixe pas de rendez-vous d'émotion et surtout je veux qu'il ne chante jamais le texte. J'essaie dans les mots que je choisis, dans la grammaire et la syntaxe des phrases, dans le rythme de ne surtout pas écrire de musique à l'acteur. Un acteur qui est prisonnier d'une musique, c'est fini. Il ne faut jamais piéger son texte, rendre l'acteur prisonnier de sa musique. C'est ce qu'il a de pire.

Je n'ai aucune autre exigence que ce soit vivant. C'est très beau, c'est très simple, c'est facile à dire, c'est beaucoup plus difficile à faire. Je pense que la vue est un sens surévalué. Je pense que les premières émotions humaines on les a par l'oreille. Un bébé dans le ventre de sa mère, il entend le monde avant de le voir. D'ailleurs, je termine toujours par la scénographie. J'ai tout sauf mon décor, sauf mon espace, quand je commence mes répétitions. L'image vient en dernier pour moi. J'ai d'abord les mots. Puis, Raphaël Chambouvet compose la musique que je mets sur les mots. Ensuite, je travaille le son avec Raphaël Guenot. À partir de là, je réfléchis aux gestes qui sont les gestes que je donne à regarder et à voir. Pour moi, le sens et l'émotion passent d'abord par l'oreille. Ensuite, bien entendu, un acteur c'est un corps, ce n'est pas juste une voix, ça ne s'arrête pas là. Je fais de belles images parce que je pense qu'il faut être généreux. Je ne veux pas de plateaux nus, et je pense que l'émotion passe aussi par l'image. Mais elle arrive toujours à la fin. C'est presque un opéra où il y a le livret et la musique. J'ai les mots et la musique, Raphaël a composé sa musique avant qu'on ne commence les répétitions. On enregistre l'acteur dire les mots et ensuite on travaille des mois et des mois pour mettre la musique sur ces mots parce que c'est aussi une façon de raconter une histoire.

(...)

Avec *Les Naufragés*, vous posez la question de la place des fragiles dans une société qui ne laisse aucune place à la fragilité qui n'est d'ailleurs pas nécessairement l'exclusion.

Les gens qui sont aujourd'hui considérés comme fragiles, qui finissent en hôpital psychiatrique, qui finissent à la rue, ont en réalité une incroyable force en eux. Où est la force ? Encore une fois, je ne détiens pas la vérité et je sais à quels échecs a mené ma culture idéologique. Je suis loin de donner des leçons de politique et de morale. Je ne suis que dans le doute mais par contre, je sais que les valeurs qui sont données par la société dans laquelle mes enfants grandissent, dans laquelle je vis sont celles de la performance, de la force individuelle, de la compétition. Ceux qui sont considérés comme fragiles par cette société, je ne sais pas s'ils n'ont pas la force, ce que je sais c'est qu'ils n'ont pas le désir. Les sociétés libérales ne récompensent pas nécessairement les plus forts contrairement à ce qu'elles prétendent. Elles récompensent les plus mégalomanes, les plus égoïstes. Aujourd'hui, pour gravir l'échelle sociale, il faut aussi beaucoup de vanité. Ce n'est pas un jugement de valeur. C'est concret. Il faut de l'orgueil, beaucoup d'individualisme. On est dans une

société qui récompense ces qualités-là. Pour moi, ce ne sont pas des forces chez les êtres humains. Ce sont des forces du point de vue de la société dans laquelle on vit. Je pense qu'il y a des êtres qui ont été brisés par la société qui avait en eux une force bien plus grande que certains hommes d'affaires, ou même grands artistes reconnus qui s'accommodent très bien de la société dans laquelle ils vivent. Force et fragilité, donc. Moi, je raconte l'histoire de gens à qui je trouve une force extraordinaire. Une force que je ne me trouve pas. Une capacité à l'adversité. Je raconte l'histoire de gens qui sont puissants, forts et extraordinaires. Ce sont des héros, comme les grands héros tragiques.

Raymond, le personnage que l'on suit dans *Les Naufragés*, finit par succomber au désir d'être quelqu'un d'autre, de s'intégrer.

Raymond, il meurt d'humilité. Dans la société dans laquelle on vit aujourd'hui, c'est la chose la moins récompensée. Voilà. Raymond souffre de son humilité. Lui, il n'aspire pas à quelque chose de plus. Mais Raymond fait ce qu'on lui dit de faire, parce qu'il est humble. Parce qu'il écoute ce qu'on lui dit. Raymond, il est mort d'humilité, de son absence d'amour propre. Je pense qu'on est dans une société qui fait crever les humbles. Et qui récompense les narcissiques et les mégalomanes. Je pense que toute notre société est organisée pour faire mourir les plus humbles. Pas les plus faibles, les plus humbles. Les grands penseurs stoïciens disent que l'humilité est la plus grande force morale d'un être humain. Raymond ne rêve pas d'être un challenger. Oui, il est fragile selon les critères d'une société. Je raconte l'histoire des derniers, ceux qui ne sont rien. Les naufragés et les noyés. Pourquoi, entre deux êtres humains certains vont souffrir plus que d'autres ? Il y a des gens qui ont une empathie plus grande.

Declerck voit dans ce clochard Raymond un échec absolu. Non seulement il ne parvient pas à le sauver mais Raymond vient se laisser mourir devant l'abri comme un fils se laisserait mourir devant la porte de son père. Il avait dix mètres à faire pour rentrer à l'abri et se mettre au chaud et il a choisi de se laisser mourir devant les yeux de ceux qui étaient là pour le sauver.

Votre théâtre passe à travers les larmes comme le disait Grüber. Et, si vous traitez de sujets graves, vos spectacles ne sont jamais tristes.

L'aspiration d'une vie humaine, c'est le bonheur. Pas le bien-être. Le bonheur. Je ne prêche pas le malheur. Je fais du théâtre pour que les gens entrent en compassion les uns avec les autres. Il existe deux types de larmes quand on les regarde au microscope. Des larmes de soulagement. Des larmes de douleur et de crispation. J'aime bien faire pleurer les gens pour les soulager. J'espère que, si je regarde les larmes de mes spectateurs au microscope, je verrais des larmes de soulagement. Je ne raconte pas des histoires glauques, tristes ou pessimistes. On dit qu'il faut rire tant de minutes par jour. C'est valable aussi pour les larmes. Il faut pleurer tant de minutes par jour. (...)

François Cottrelle, adaptation et jeu



Après une formation de comédien à Paris dans le milieu des années 80, il s'installe dans la région de Marseille. Il y rencontre différentes compagnies avec lesquelles il travaille sur une quinzaine de spectacle, notamment *Topaze* avec le Théâtre du Maquis, ou encore *La clinique des mouettes* avec Edmonde Franchie. En 2003 il rejoint le Théâtre National de Marseille – La Criée, où il jouera dans quatre mises-en-scène de Jean-Louis Benoit. On a ainsi pu le voir dans *Du malheur d'avoir de l'esprit*. Il travaille ensuite avec la compagnie Artefact, pour laquelle il tient pendant deux ans le rôle principal de *Alaska Forever* et avec laquelle il continue de collaborer sur

différents projets.

Par ailleurs, il a de plus en plus souvent l'occasion de travailler comme acteur devant la caméra à la télévision (*Plus Belle La Vie...*) comme au cinéma (*L'Atelier, L'Italien, Les Tuches*).

Enfin, son goût pour la pédagogie le fait intervenir depuis plus de 10 ans, pour le Théâtre National de Marseille-La Criée, auprès des classes de lycée.

En 2018, il revient au théâtre dans la pièce *Les Naufragés*, mise en scène par Emmanuel Meirieu.

Stéphane Balmino, comédien



Guitariste autodidacte, auteur, compositeur, interprète. Il se fait acteur pour la première fois dans *Mon traître*, mis en scène par Emmanuel Meirieu. Sur la scène depuis 1998, il chante avec le groupe Khaban (trois albums et près de 500 concerts dans toute la francophonie). En 2011, il forme le groupe Broc qui écume en ce moment les scènes rock en France. Il est également auteur compositeur pour Olivia Ruiz, Évelyne Gallet, Maïa Barouh. Il revient au théâtre dans la pièce *Les Naufragés* d'Emmanuel Meirieu dans laquelle sa présence fantomatique est intense en émotions.

Raphaël Chambouvet, musicien

Compositeur et pianiste, Raphaël Chambouvet a récemment travaillé avec Peter Brook et Marie-Hélène Estienne sur la création et la tournée internationale de *The Suit*. Pour le metteur en scène Emmanuel Meirieu il compose la musique de *Mon Traître*, d'après les romans de Sorj Chalandon, de *De Beaux lendemains*, l'adaptation théâtrale du best-seller international de Russell Banks. *Des Hommes en devenir*, adapté du roman de Bruce Machart. Il travaille actuellement sur la prochaine création d'Emmanuel Meirieu, *La Fin de l'Homme Rouge*.

Il collabore régulièrement avec l'Institut Lumière, notamment dans le cadre du Festival Lumière.

Raphaël Chambouvet a remporté le Concours National de Jazz de La Défense 2008, avec son trio CHK. Il est diplômé du Conservatoire National de Lyon avec un premier prix de piano jazz, et de l'Université de Lyon avec un Master en Musique Appliquée aux Arts Visuels.

Revue de presse

« Un spectacle d'une intensité visuelle et émotionnelle exceptionnelle. D'une maîtrise absolue ».
René Solis, La Dispute, France Culture

« Le récit bouleverse et est aussi universel que le sont *Les bas-fonds* de Maxime Gorky ».
Armelle Héliot, Le Figaro

« Les naufragés giffent le public. Avant de lui mettre des larmes plein le cœur ».
Fabienne Pascaud, Télérama

« Emmanuel Meirieu ne sait pas créer un spectacle sans être totalement habité par son sujet.
Un mausolée théâtral pour les sans-abri. »
Fabienne Darge, Le Monde

« Comme un poème noir sans merci, dicté par l'épouvante d'une réalité soigneusement cachée. »
Jean Pierre Léonardini, L'Humanité

« La force d'un théâtre qui sait ouvrir grand nos yeux, et les mouiller de larmes ».
Philippe Chevilly, Les Echos

« Un spectacle invraisemblable par son embrasement autant spatial que poétique. Un monument pour les fracassés." Jean-Pierre Thibaudat, Mediapart

« Emmanuel Meirieu plonge dans l'outre monde des clochards avec un texte poignant. »
Bénévent Tossier, La Croix

Les pistes de travail

- Le travail d'adaptation et de réécriture d'Emmanuel Meirieu : du livre à la scène
- Les témoignages sur un plateau de théâtre : *Ressusciter les morts* et *Les Naufragés* d'Emmanuel Meirieu, *Désobéir* de Julie Berès présenté cette saison à Scènes du Golfe
- Comment construire une scénographie ?
- Les notions d'exclusion, de marginalité, de pauvreté : quelle place pour les pauvres et les marginaux dans notre société ?
- Parcours « Théâtre et monde contemporain » : *Les Naufragés*, *Désobéir*, *Le Fils*, *Hansel et Gretel*, *Le début de la faim*, *Désordre*, *Jamais labour n'est trop profond*

Mentions obligatoires

D'après le roman *Les Naufragés, avec les clochards de Paris* de Patrick Declerck

Mise en scène : Emmanuel Meirieu

Avec : François Cottrelle et Stéphane Balmino

Adaptation : François Cottrelle et Emmanuel Meirieu

Musique : Raphaël Chambouvet

Costumes : Moïra Douguet

Maquillage : Roxane Bruneton

Lumière, décor, vidéo : Seymour Laval et Emmanuel Meirieu

Son : Raphaël Guénot

Production Bloc Opératoire ; Théâtre Comédie Odéon

Coproduction Les Nuits de Fourvière

La compagnie Bloc Opératoire est conventionnée par la Drac Rhône Alpes et la Région Auvergne Rhône Alpes, et soutenue par la Ville de Lyon

Production déléguée en tournée CICT – Théâtre des Bouffes du Nord & Bloc Opératoire